

OLIVIER DE LAG AUSIE

MELCHISÉDECH

ROI DE SALEM

Roman

Anfortas

MELCHISÉDECH
ROI DE SALEM

Du même auteur :

La promesse de l'anneau, éd. SALVATOR, mars 2012 ;

Le sourire de Robespierre, Mai 2013.

Dans la même collection :

L'Histoire en S'AMUsant, Jean-José Boutaric ;

Les Escartons du Briançonnais, Jean-José Boutaric ;

Les femmes et les grands compositeurs, Jacques Bouteille.

Olivier de Lagausie

MELCHISÉDECH

ROI DE SALEM

Anfortas

Retrouvez les ouvrages et les auteurs
des
Éditions Anfortas sur :
www.editions-anfortas.com
102 rue de Boissy — 94 370 — Sucy-en-Brie

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que se soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite (art. L. 122-4) et constitue une contrefaçon, sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 979-10-91156-53-0

Couverture : Elena Schweitzer - Fotolia.com ©

Prologue

Salem, l'orgueilleuse capitale du royaume de Canaan pleurait son roi. Melchisédech était mort après un long règne qui allait rester dans l'histoire de son peuple comme celui du plus grand des Rois-Prêtres de la lignée de Cham, fils de Noa, le Vieux Patriarche du temps du Déluge. Depuis le matin, la foule silencieuse suivait l'interminable cortège qui accompagnait la dépouille du souverain à travers la ville, jusqu'à son mausolée installé dans le palais.

Le roi était devenu très âgé, et si tout le monde savait qu'un jour il mourrait pour aller rejoindre les dieux dans le monde d'En-haut, personne n'arrivait à réaliser que ce moment redouté était malheureusement arrivé. Souverain immensément aimé et resté si secret après toutes ces années sur le trône, il avait fait le bonheur de tout son peuple.

Tous ses sujets connaissaient son étrange croyance en un seul dieu auquel il célébrait un bien modeste et très mystérieux sacrifice. À Enlil, le Très-Haut, il n'offrait

jamais un agneau ou un bœuf, ni même des chèvres ou des pigeons, mais simplement un humble morceau de pain et une coupe de vin.

Certes, à Salem, le vin était une boisson adorée par tous, dans un pays où les moins riches devaient souvent se contenter d'étancher leur soif avec de la bière, mais, comment ne pas déplaire aux dieux avec un si pauvre sacrifice? Pourtant, le royaume avait connu paix, justice et richesse tout le temps que Melchisédech était resté assis sur le trône, preuve que, finalement, ils avaient dû s'en satisfaire.

Assis à l'ombre d'un figuier, à l'écart du flot des sujets qui formaient une longue procession, un vieil homme semblait perdu dans ses pensées. Peut-être que son grand âge l'empêchait de joindre ses pas à tous ceux qui se rendaient vers le palais pour l'ultime hommage à ce roi tant aimé. Un jeune garçon sortit du cortège et s'approcha de lui :

— Vieil homme, tu as l'air d'être fatigué : veux-tu t'appuyer sur moi pour marcher plus loin ?

— Merci pour ton aide, mon garçon, mais je ne suis pas pressé. Je vais me reposer un temps sur cette pierre, à l'ombre fraîche de ce feuillage, et je poursuivrai mon chemin plus tard. À mon âge, on a toujours le temps !

— Tu n'es pas d'ici, vieil homme, je ne te connais pas. Je ne t'ai jamais vu à Salem. Tu viens donc de loin pour assister aux funérailles de notre souverain ? On dit que même le roi de Babylone s'est fait représenter par son fils aîné !

— Je ne suis pas un étranger, même si tu ne me connais pas. Je viens de la ville de Saggarâtum, dans l'ancien royaume de Mari. C'est à plusieurs journées de

marche vers les montagnes du Nord. Mais, autrefois, j'ai vécu à Salem. J'étais jeune, comme toi. J'arrivais de Jéboa, la capitale des Jébuséens. J'étais un simple scribe du palais. Au début...

— Alors, tu es des nôtres. Les Jébuséens sont de notre race. On dit même que le père de Melchisédech est né à Jéboa. Mais je ne me rappelle pas de son nom.

— Héraclas. Il s'appelait Héraclas. La reine, sa femme, s'appelait Astarth. Ils sont tous deux enterrés là-bas, dans leur palais.

— Si tu le dis... Tu les connaissais, toi?

— J'étais trop jeune pour connaître le vieux roi. Mais j'ai bien connu Melchisédech, il y a de nombreuses années.

Le visage du garçon s'éclaira :

— C'est vrai : tu as connu notre roi? Tu l'as servi?

— Vois-tu, mon garçon, j'ai été son ami.

— Vieil homme, il n'est pas bien charitable de me mentir. Je suis jeune, mais il ne faut pas en profiter pour te faire passer à si bon compte pour un homme important. Ceux qui ont connu notre roi, ses amis, ils sont devant. Ils sont au palais. Ils ne marchent pas avec le peuple.

— Je ne te mens pas. Regarde-moi, je suis vieux : à quoi me servirait de te mentir? Melchisédech, ton roi, je l'ai connu quand nous étions jeunes. J'ai connu aussi celle qui a été sa femme, celle qu'on appelle la reine morte.

— Il a eu une femme? Je ne le savais pas... Mais, dis-moi, si tu es de ses amis : est-ce que tu sacrifies aussi à un seul dieu comme lui le faisait? C'est bien étrange, non? On dit aussi qu'il avait un frère et qu'il l'aurait un jour offert aux dieux en sacrifice, puis, pris de remords, il

aurait ensuite refusé pour toujours de faire couler le sang, même celui des bêtes que l'on offre habituellement en holocauste : est-ce vrai ?

— Oui, il avait un frère. Ce frère est mort il y a bien longtemps aussi. C'était un autre temps... Cet étrange sacrifice dont tu me parles, je le connais, mais je n'y ai jamais vraiment participé, hormis avec lui, une fois ou deux, quand nous étions tous les deux des esclaves en fuite...

— Des esclaves ? Ton visage est celui d'un honnête homme, mais je doute de ton esprit : je te parle de notre roi et toi, tu me parles d'un esclave. Est-ce que le soleil n'a pas tapé trop fort sur ton crâne aujourd'hui ?

— Nous étions alors deux esclaves en fuite, c'est la vérité. Et il m'a invité à cet humble holocauste. Il disait que c'était le Très-Haut lui-même qui le lui avait enseigné. Là-bas, sur la montagne d'Urartu.

— Là où, selon la légende, le bateau du Patriarche avait accosté ?

— Il en revenait, oui, de cette montagne... et depuis, le vainqueur des Goyim, le jeune roi d'alors, était devenu un autre homme...

— Le vainqueur des Goyim, ça, je sais. Dis donc, tu as l'air de connaître beaucoup de choses, vieil homme, même si cela semble un peu curieux. Moi, je suis très jeune, je ne connais pas l'histoire de Melchisédech. Je le pleure, car tout le monde le pleure aujourd'hui. C'est un grand malheur de le perdre. On dit qu'il a été un grand roi, mais, à vrai dire, je ne sais rien de lui.

— Il a été un grand roi et il faudra que les générations futures se souviennent de lui à tout jamais.

— Comment pourrait-on l'oublier? Regarde tous ces gens qui le pleurent!

— Ils le pleurent aujourd'hui, mais demain? Toi-même tu dis ne rien connaître de sa vie!

— Tu as raison, mais c'est parce que je suis jeune! Alors, veux-tu me raconter son histoire? Qui était ce roi esclave? Et cette reine morte? Qu'est-ce que cet étrange sacrifice venant d'Urartu? Puisque tu as le temps, dis-tu : raconte-moi donc tout cela. Moi aussi j'ai tout mon temps, finalement. Ce soir, les portes du palais se refermeront avant que le peuple ne puisse y pénétrer pour saluer le roi. On dit qu'elles s'ouvriront pour nous demain matin seulement, une dernière fois. Je t'écoute, vieil homme : dis-moi qui était notre souverain bien-aimé!

— Alors, il te faudra aller bientôt me chercher un pichet de vin frais, car ma gorge est déjà un peu sèche. Installe-toi confortablement, et écoute-moi... Voici une étrange histoire que celle de ce roi qui s'appelait Melchisédech. Au début, il était un autre...

Première partie

Chapitre premier

Ce matin-là, la petite ville semblait bouillonner. On entendait des cris de joie et des chants d'allégresse monter depuis les ruelles étroites et encombrées qui conduisaient vers la porte du sud. Toute la population semblait vouloir s'y donner rendez-vous dès le lever du soleil, avant qu'il ne fasse trop chaud et que l'on soit bien vite obligé de se réfugier à l'ombre, dans la fraîcheur des petites maisons de terre aux murs si épais. Jéboa s'était réveillée avant l'aube, car l'ancienne capitale était impatiente.

Aujourd'hui, les commerçants n'avaient pas dressé leurs étals pour ne pas gêner la foule et pour se joindre à tous ceux qui venaient faire la fête. Mais quelques-uns voulaient profiter quand même de l'aubaine et se faufilaient à travers un dédale de ruelles, amenant sur le dos quelques marchandises pour essayer de les vendre là où tout le monde allait se réunir. La fête devait durer trois jours et pour rien au monde il ne fallait manquer ça.

Toutes les générations étaient réunies dans cette liesse et venaient ce matin accueillir leur roi.

Personne ne l'avait encore vu ici, car, depuis son accession au trône, il n'était jamais venu, préférant résider à Salem, la ville de la Paix, la capitale de son royaume. Ses parents, le bien-aimé Héraclas et la reine Astarth, son épouse, étaient morts depuis maintenant plus de quatre années et ici on les pleurait encore. Ils étaient nés ici. Ils étaient de leur tribu, de la lignée de Cham, le fils d'Atrahasis, celui qui avait sauvé son peuple de la disparition et qu'on appelait maintenant Noa, l'homme neuf. Un déluge tombé du ciel, disait-on. Mais c'était il y a si longtemps.

Le palais était resté vide depuis que la vie avait décidé de quitter leurs corps royaux pour rejoindre dans les étoiles El Elion, le Très-Haut, père de tous les dieux. Certains l'appelaient Adonaï, El, ou bien Enlil, d'autres Beni-Banot, ce qui voulait dire le Créateur des créatures, ou encore Ken-Erets, l'inventeur de la Terre. Si on se n'accordait pas toujours sur son nom, on savait qu'il s'agissait du même, ce qui était bien le plus important, préférant laisser aux docteurs le soin de savoir quel était celui qui convenait le mieux. D'autres disaient qu'il ne fallait simplement pas le nommer. Il était alors Haschem : l'Imprononçable, l'Innommable. Finalement, chacun faisait comme il voulait et ce n'était jamais un sujet de dispute. Pour ça, pour se quereller, il y avait bien assez de bonnes raisons pour ne pas vouloir aller en chercher là, dans un nom de dieu.

Le règne d'Héraclas avait fait la fortune de sa ville natale, Jéboa, où se dressait, sur un tertre escarpé un peu à l'écart, son vieux palais qu'il aimait fréquenter

l'été. Quand le vent venu du désert devenait trop chaud à Salem, on suffoquait sous le soleil brûlant, là-bas, au milieu des collines sèches. Même les nuits n'apportaient pas la fraîcheur espérée pour trouver le repos.

Aussi le vieux roi et sa petite cour venaient chercher ici avec bonheur l'air frais venant de la grande mer.

Cette mer, personne n'y allait, car elle faisait peur. C'est vrai qu'elle se mettait parfois en colère et emmenait brusquement quiconque avait eu la sottise ou la vanité de vouloir la défier en montant sur une barque. On y redoutait encore un peu l'apparition de quelques bandes de ce Peuple de la mer qui avait jadis conquis, là-bas, à plusieurs journées de marche, une grande partie du littoral, tenant même en respect les fils des farouches Hittites, installés plus au nord. On se gardait donc de fréquenter de trop près les abords de cette inquiétante voisine. Il valait mieux être prudent. De toute façon, danger ou pas, elle n'intéressait pas les gens d'ici qui étaient surtout des éleveurs. Les moutons et leurs pasteurs n'ont que faire de l'eau salée de la mer et des graviers de ses rivages. L'herbe n'y pousse pas.

En montant sur la terrasse du palais, perché au-dessus des maisons du village, on pouvait en apercevoir au loin les reflets scintillants. Cependant, on préférerait tourner son regard vers le désert et les quelques maigres prairies sur lesquelles les troupeaux tentaient de ne pas mourir de faim. Curieusement, sur cette terre sèche, les bêtes étaient toujours suffisamment grasses pour trouver des acquéreurs à bon prix. Tous savaient que la manne tombée du ciel ne manquerait jamais et que les moutons se nourriraient toujours. Et puis, leur peuple, les fiers Jébuséens, était né dans le désert, dans ces immenses étendues de collines

couvertes de cailloux et de buissons. C'est là qu'était la vie, et non dans cette inquiétante masse liquide et inhospitalière qu'on ne connaissait pas. Il faut dire que, depuis ce déluge raconté par les anciens, on se méfiait de l'eau.

Autrefois, c'était par là, par le désert, que pouvaient parfois surgir des tribus belliqueuses, comme les Habirou, de vieux cousins restés nomades. Il fallait alors sortir les armes et se battre pour repousser ces intrus un peu trop rustres avant qu'ils ne volent les animaux. Mais cela faisait si longtemps que les pieux, les arcs et les frondes étaient restés dans les coffres. Presque plus personne ne savait vraiment s'en servir, hormis ceux qui y chassaient parfois pour ramener de la viande, ou bien pour abattre quelques bêtes féroces menaçant les troupeaux égarés ou des jeunes enfants sans méfiance que leurs jeux avaient amenés trop loin de la ville. La nuit tombée, le désert devenait le territoire des lions. Plus celui des hommes.

Héraclas, après son père, et avant lui le père de son père, avait installé la douce et paisible domination des Jébuséens sur tous les autres royaumes cananéens et, depuis, les hommes ne connaissaient plus la guerre. Voilà pourquoi Salem était la ville de la paix. Le pays tout entier louait son souverain pour la quiétude et la prospérité qu'il connaissait. Les seuls visiteurs étaient des caravaniers qui arrivaient du pays d'Assour, là-bas, vers l'Orient, le pays des deux grands fleuves, la terre du grand roi de Babylone, le très sage et redouté Hammourabi, ou bien des marchands venant des montagnes du Nord, du pays des Hittites, pour faire des affaires, proposer des marchandises inconnues ou merveilleuses qui seraient revendues aux nations sœurs voisines et aux tribus du désert.

Jéboa vivait d'une façon prospère et entendait bien continuer à être heureuse. Elle se préparait à accueillir son roi, en espérant le séduire comme elle avait su charmer son père, le toujours Bien Aimé. Celui qu'on appelait encore le Maître de Justice, le prêtre du Très-Haut.

Ceux qui étaient allés en son palais de Salem disaient grand bien de lui : il était bien le fils de son père. La bonne race ne pouvait pas mentir. De toute façon, de la terre des Jésuséens, il ne pouvait naître que de grands rois, et le royaume de Salem était béni des dieux pour toujours.

Du reste, la capitale était toujours paisible et bien gouvernée par ceux qui servaient déjà Héraclas. Depuis l'ancien et vénéré Abdi-Eba, les Rois-Prêtres bâtisseurs avaient transformé la vieille et humble Beit-Shulmani, pierre de saphir tombée du ciel, en une fière cité du nom de Salem, ville de la Paix, qui s'enorgueillissait de ses belles tours, de ses larges murailles et de ses riches palais.

Le jeune souverain avait souhaité ne rien bouleverser, comme s'il suffisait de porter le diadème en or et d'enfiler les vêtements de son père pour être un bon roi. Pour ne rien changer, ce qui était bien une preuve de sa sagesse naissante, il avait gardé auprès de lui les anciens ministres, mais aussi tous les artistes et les poètes pour qu'ils continuent à écrire et à chanter la gloire de la sage dynastie. Lui, il avait bien autre chose à faire pour occuper son temps.

Les nombreux savants qu'Héraclas consultait sans cesse étaient toujours là, eux aussi. Ils étaient la vraie richesse de son royaume et les garants d'un gouvernement éclairé et juste. Comme il avait toujours été.

Un seul, le vieil Aram, avait refusé, demandant comme une grâce de pouvoir rentrer chez lui après toutes

ces années. Il était de Jéboa et n'aspirait qu'à y retourner enfin, jugeant qu'il était temps pour lui de ne plus servir le royaume. Il disait à voix basse que la fidélité qu'il avait manifestée à Héraclas ne l'obligeait pas à rester auprès de son fils. Et à ceux qui pensaient qu'il était, lui, le plus grand des savants, il répondait que seul le Très-Haut était grand. En fait, il savait que le temps de servir la splendeur du royaume était passé et qu'il convenait maintenant pour lui de s'occuper de sa tribu. Il avait compris, en examinant le vol des oiseaux, ou les entrailles des animaux, mais surtout dans la position des étoiles qu'il observait la nuit depuis une terrasse du palais ou bien du haut de la tour de la colline d'Ophel, que l'accession du fils cadet d'Héraclas sur le trône de Salem annonçait des temps nouveaux.

Les signes de la nature et le ciel ne trompaient jamais ceux qui savaient les lire. Mais, il préférerait se taire.

Certains disaient que le jeune roi hésitait à prendre conseil auprès de ces grands esprits. Contrairement à son père, très érudit et pouvant parler d'égal à égal avec les plus grands savants, lui paraissait ne pas bien les comprendre. Certainement la jeunesse.

Il ne semblait pas si intéressé par l'astrologie ni par les mathématiques. Cela viendrait avec les années.

Mais il aimait au-dessus de tout la musique, la danse et la chasse. À tel point que le jeune roi semblait être toujours en mouvement, allant d'un plaisir à l'autre : d'une danse avec des jeunes hommes et des jeunes femmes de son âge à un concours de tir à l'arc au milieu de chasseurs chevronnés, d'une chanson en s'accompagnant lui-même avec une lyre, à la présentation de nouveaux bijoux pour lui fabriqués par un artisan adroit. Il passait beaucoup de

temps auprès de ses faucons, s'extasiant volontiers sur les vertus cynégétiques d'un jeune prédateur ou les qualités d'un bon dresseur.

Et, si sa grande bibliothèque ne se rappelait pas avoir encore accueilli la juvénile majesté, les bains et les massages semblaient lui faire redoubler de vitalité.

Son pas semblait léger : on le voyait ferme et assuré. Ses moindres mouvements étaient une danse : sa grâce ravissait son entourage.

C'était un tourbillon incessant, comme s'il évitait de se poser : il devait être très occupé par les responsabilités de l'État.

Il parlait beaucoup, à tous, sans cesse, comme s'il redoutait le silence.

Il posait beaucoup de questions et les gens pensaient qu'il s'intéressait à eux. Mais s'il semblait ne pas toujours entendre les réponses, déjà la tête tournée ailleurs, vers autre chose, on n'y prêtait pas vraiment attention.

Qui s'en souciait ? Il était jeune et beau : marchant assurément dans les pas de son père, il représentait l'avenir et incarnait la fierté de son peuple. Pouvait-il en être autrement au royaume de Salem ?

Le son des cornes retentit soudain partout dans Jéboa : les guetteurs installés en haut du palais avaient aperçu le petit nuage de poussière annonçant la troupe qui s'avancait vers la ville. C'était le jeune roi. Comme la tradition le voulait, il serait là dès le matin, alors que le soleil aurait à peine commencé sa course par-dessus Sephar, la montagne de l'Orient. C'était un nouveau souverain qui arrivait, mais la tradition ne changerait pas avec lui. Les Jébuséens étaient bénis par les dieux.

Il était Ebed-Tob, le grand roi de Salem, le plus sage et le plus puissant des royaumes du monde. Sidon, Erech, Babel, Akkad et Gaza étaient ses vassaux. Les grandes villes de Ninive, Sodome, Jéricho, Rèsèn et Kalah étaient clientes. Les farouches Amorites, les belliqueux Gîrgashites et tous les clans cananéens anciens avaient déposé les armes depuis longtemps.

Jéboa bouillonnait d'impatience et ses sujets aimaient déjà leur roi qui s'approchait. Secrètement, toutes les jeunes filles en rêvaient, sans oser en parler : elles frémissaient, car elles n'ignoraient pas qu'il n'était pas encore marié et que ses conseillers le pressaient de le faire. Tout le monde le savait. Il était temps pour lui de penser à assurer une descendance. Et qui de mieux qu'une reine appartenant à la tribu la plus vénérable du royaume ? Qui serait meilleure souveraine qu'une fille de Jéboa ?

Elles avaient sorti des coffres les plus belles tuniques, d'une merveilleuse soie arrivée par les caravanes de l'Orient. Le fard le plus fin, acheté à prix d'or, donnait une telle beauté à leur visage que seul l'éclat de leurs yeux brillants d'émotion pouvait la faire pâlir. Elles se préparaient toutes depuis plusieurs jours pour paraître la plus belle dès ce matin.

Pendant que les jeunes filles rêvaient d'une couronne, leurs pères calculaient ce que pourrait rapporter la gloire d'une élection au trône de Salem si, par bonheur, le regard du roi venait à se porter sur leur descendance. Élevant d'un coup toute leur famille, leur parenté et la clientèle.

De ce fait, c'est plus de la moitié de la ville qui espérait en une bonne fortune. Et pour cela, il fallait bien accueillir le jeune homme, et, surtout, en être vu.

Le jeune Ebed-Tob ne venait pas à Jéboa pour chercher une épouse, mais il accomplissait un rite auquel il ne pouvait maintenant plus se soustraire. Aujourd'hui et pendant trois jours se déroulerait un événement aussi vieux que le monde : le grand sacrifice. Cette fête était la plus importante des Jébuséens. Son père y venait tous les ans et n'aurait jamais osé laisser quelqu'un d'autre présider aux festivités. Lui, il connaissait la signification de ce sacrifice pour son peuple et savait l'importance de ces rites immémoriaux pour cimenter le royaume, et, si chaque ville avait aussi les siens, celui-ci était commun à toutes. Mais c'est ici que sa célébration revêtait le plus de faste et le roi se devait d'y assister. Personne ne savait d'où cela venait, ni qui l'avait installé. Certains disaient que c'était Cham lui-même, le fils du grand patriarche, ou son frère Sem, mais personne n'en était vraiment sûr. La seule certitude était qu'il faisait maintenant partie de l'identité nationale. Par ce sacrifice un peu mystérieux, c'était la vitalité et le bonheur de tout un peuple qui seraient préservés. La pauvre victime offrirait bien malgré elle une année de paix à la ville, et tant pis pour elle : qui se souciait d'un bouc ? Le plus beau mâle qui soit, célébrant par sa virilité la vitalité de tout le troupeau, serait sacrifié dans l'allégresse générale.

Le jeune souverain n'en avait que faire, de ce bouc, de cette fête, car il se demandait à quoi servaient ces simagrées bien trop rustiques pour lui. Et puis, Jéboa l'ennuyait. Même sa fraîcheur en été ne pouvait pas lui faire oublier la poussière des rues et la vétusté du palais. Son père l'adorait, mais c'est parce qu'il y était né et avait tou-

jours eu des goûts simples. Lui préférait l'animation de Salem, son luxe, ses amusements. À quoi bon être roi si c'est pour vivre humblement ?

Plutôt qu'être reclus entre ses vieux murs sans attraits, il aurait bien été tenté d'aller un peu à l'aventure pour tromper l'ennui. Pourquoi ne pas aller près de cette mer sauvage ? Si personne n'osait s'y rendre, cela ne voulait pas dire que c'était impossible, ou trop dangereux. S'il y avait des monstres, eh bien, ses soldats s'en chargeraient. S'il réveillait une déesse endormie sous les vagues, alors il la séduirait. Si le Peuple de la mer approchait, les guetteurs l'avertiraient à temps pour s'éloigner. Un peu de surprises pour rompre la tristesse d'un séjour forcé serait, pourquoi pas, une échappatoire tout à fait convenable. Mais, à tout prendre, il aurait bien préféré rester en son palais et surseoir un an de plus à cette obligation.

Pressé par ses ministres, il avait cédé à leurs demandes incessantes, acceptant finalement d'affronter trois jours d'ennui loin de sa capitale. Après tout, si cela faisait tellement plaisir à ses sujets... Et puis, de toute façon, il aurait bien fallu leur offrir un jour ce qu'il avait refusé jusque-là. Peut-être était-ce cela gouverner ?

Certains disaient qu'il avait donné son accord pour venir afin de ne pas être remplacé par son frère, Melki, son aîné. Il le détestait, persuadé qu'il ne rêvait que de lui prendre son trône. D'après certains de ses nouveaux conseillers, Melki n'était pas autre chose qu'un arriviste qui brûlait de détenir le pouvoir et ne décolérait pas d'avoir vu son père choisir Ebed-Tob plutôt que lui, persuadé que son cadet n'avait pas l'étoffe d'un monarque. Contrairement à lui.

Le jeune roi savait tout cela... Il fallait donc avoir un œil sur ce frère à qui ses parents avaient donné un nom de roi, mais, surtout, ne pas lui inspirer le goût du pouvoir. Même sa présence ici pour présider le sacrifice aurait pu faire germer en lui de mauvaises idées. Qui sait ? Pour peu que des conspirateurs ne voient en ce fils du vieux roi un allié prometteur... Les ragots allaient toujours bon train autour du palais. Des conspirateurs, il y en avait toujours. Et puis il restait encore quelques dangereux bavards qui disaient que le vieux roi avait choisi Melki juste avant de mourir, mais qu'Ebed-Tob avait fait le nécessaire pour supplanter son frère. Ceux-là avaient tout intérêt à rester discrets. Et la plupart de ces imprudents ne pourraient plus jamais rien dire.

Pour la quatrième année de son règne, il venait enfin à Jéboa honorer de sa présence les cérémonies du grand sacrifice. Trois jours... Ce serait vite passé, après tout. Il trouverait bien à s'occuper, dans ce trou perdu au milieu du désert. Mais, pour ce qu'il s'agissait de se marier, il avait prévenu ses ministres : il n'en était pas question. Il ne pensait pas que le moment était venu. Une femme ? Il n'en avait que faire. Pourquoi pas des enfants !

Pour tromper l'ennui, il avait décidé de régler un vieux compte avec Jéboa, tout en montrant sa force. Finalement, son séjour forcé servirait peut-être à quelque chose.

Le soir venu, la cour était réunie dans la plus grande salle du vieux palais. Des torches étaient accrochées aux murs nus, donnant un peu plus de lumière que les habituelles lampes à huile qui exhalaient une fumée noire

et irritante. Mais c'était soir de fête et la grande salle devait paraître belle pour recevoir dignement le roi. Elle avait, malgré tout, peine à contenir tout le monde, car les notables de Jéboa étaient tous là, jouant des coudes pour tenter de se glisser au premier rang des invités, traînant tous derrière eux leur fille revêtue de ses plus beaux bijoux. Les uns après les autres, ils venaient présenter leurs hommages et remettre un présent au souverain.

Ebed-Tob était assis sur un haut tabouret faisant pour l'occasion office de trône royal, installé sur une petite estrade sur laquelle s'étaient aussi agglutinés les plus proches serviteurs, les conseillers, les favoris, des prêtres, des artistes, des savants. Toute la petite cour qui avait suivi le roi depuis Salem se pressait autour de lui, regardant se succéder les révérences des sujets. La règle avait convenu que cela devait aller très vite pour ne pas importuner trop longtemps le souverain : l'homme s'approchait, se prosternait en une courte métanie, puis, après une brève louange, il faisait signe à une jeune femme d'amener un cadeau qu'elle déposait avec respect et précautions au pied de l'estrade, puis, tous les deux s'inclinaient et reculaient jusqu'à être engloutis par les premiers rangs de la foule.

Ce soir cette procession semblait ininterrompue et le roi peinait à accueillir d'un sourire et saluer aimablement chacun de ses sujets. Il avait du mal à ne pas trop regarder ces jeunes filles qui cherchaient à tout prix à accrocher son regard. Il s'était laissé aller à plusieurs reprises et avait dû subir l'intensité et la fougue de ces regards empreints d'une attente trop lourde. Il lisait parfois tant d'indécence dans des yeux trop fardés qu'il lui fallait rompre cette invitation en détournant la tête pour interpeller alors le père

d'un sourire ou d'un signe de la main. Si celui-ci voyait là peut-être un signe encourageant, la jeune courtisane, elle, mesurait dans l'instant sa défaite et baissait les yeux de désespoir.

Soudain, le roi ne put détacher ses yeux d'une jeune femme d'une si troublante et si insistante beauté qu'il resta quelques secondes comme absent, oubliant d'accueillir d'un geste amical le donateur suivant. Heureusement, personne ne sembla remarquer l'incident. Ayant retrouvé ses esprits, Ebed-Tob se pencha vers le plus proche serviteur et lui murmura une phrase à l'oreille. Celui-ci acquiesça d'un air entendu et quitta discrètement l'estrade. L'homme savait ce qu'il avait à faire : il fallait retrouver le père de cette fille au regard troublant. Cela ne poserait aucun problème. L'attitude lascive et provocante de la jeune femme ne lui avait pas échappé. Sacrée fille : malgré sa jeunesse, elle ne devait pas avoir froid aux yeux. Le roi avait donc décidé de combattre ainsi l'ennui cette nuit. Cela le changerait de ses habitudes... Le serviteur sourit à cette idée, pensant au désespoir du bel Agop quand il saurait. Après tout, cela lui ferait du bien : il commençait à prendre un peu trop d'importance, cet esclave. Eh bien, il allait déchanter ce soir. Un petit rictus de dédain apparut ensuite sur son visage : comment pouvait-on être jaloux d'une femme!...

Quand la procession se termina enfin, le roi se leva et prit la parole. Comme c'était convenu depuis toujours. C'était la tradition. Il devait par son discours remercier tous les donateurs pour leurs présents, et les assurer de son bonheur d'être à Jéboa aujourd'hui. Il fallait rappeler que cette magnifique cité était chérie de son cœur à tout

jamais, en mémoire de son père et de sa mère qui y reposaient pour toujours. Rien que de très ennuyeux jusque-là, mais il gardait le meilleur pour la fin, lui l'héritier des Rois-Prêtres, les bâtisseurs d'un si fier royaume. Et puis, il avait une petite vengeance en tête. Bien conseillé par deux ou trois des savants qui l'accompagnaient. Leur jalousie allait lui rendre service.

Son discours de louanges terminé, il resta debout, sans un mot, observant la foule de ses sujets, presque un à un. Il voulait ménager son effet et pour cela, il fallait les faire attendre un peu. Les laisser se poser des questions : qu'est-ce que le roi allait leur annoncer ? Était-ce maintenant le moment de proclamer qu'il avait choisi une fille de Jéboa pour être son épouse ? Quelle fête ce serait ! Quelques murmures commençaient à se faire entendre parmi l'assemblée. Chacun devait être en train de donner son avis à voix basse, affirmant savoir, sûr de ses sources. Tous espéraient.

Quand le roi fût assez satisfait de son effet, mesurant avec délectation l'impatience de ses sujets, il annonça enfin qu'il avait choisi Jéboa pour perpétuer la tradition de ses pères et montrer à tous sa bienveillance : il allait faire bâtir ici une grande et belle tour pour protéger la source de Rouarh, celle qui donnait la vie. Elle serait aussi haute et aussi magnifique que la fière tour d'Ophel à Salem, signe du grand respect qu'il avait pour eux. Elle aussi serait reliée au palais par un souterrain. Comme à Salem, car la fidèle et glorieuse Jéboa le méritait bien.

Quelques murmures se firent entendre. C'était cela ? Ce n'était que cela ? Beaucoup étaient déçus puisqu'ils attendaient une tout autre annonce. C'est une reine qu'ils

voulaient donner à Salem, ce n'était pas une tour dont ils avaient besoin. Une tour qui leur rappellerait tous les jours la puissance et la domination du jeune souverain sur leur vieille cité. Une tour qui marquerait la vanité d'un roi. Mais que pouvaient-ils faire? Encore heureux qu'ils ne dussent pas en payer eux-mêmes la construction. Enfin, pourquoi pas cela aussi?... Il faudrait donc s'en accommoder et essayer dans tirer le meilleur parti. Les maçons, eux, étaient satisfaits de l'aubaine. Mais c'était bien les seuls. Le grondement sourd des murmures enflait dans la salle.

Ebed-Tob était content de son effet. Sous couvert de bienveillance pour ces bergers, il leur montrait bien qui était le maître. Ils verraient ainsi que c'est bien lui qui avait le pouvoir. Héraclas était mort, il fallait qu'ils le sachent. Il y avait un nouveau souverain maintenant : lui. C'était facile de gouverner, finalement...

Mais il n'en avait pas fini. Ce n'était pas tout d'élever une tour pour aller défier le ciel et montrer aux habitants à quel point ils étaient petits, il fallait les toucher au cœur. Il devait faire tomber toute velléité d'indépendance en punissant celui qui lui avait tourné le dos, celui que tous ici honoraient : il n'avait pas oublié celui qui avait refusé de le servir. Il fit un signe de la main pour obtenir le silence et appela Aram, le savant. On entendit un murmure lui répondre. Tout le monde était stupéfait de cette demande. Surtout, on savait qu'il n'était pas venu ce soir. Tout le monde l'avait entendu dire qu'il n'avait que faire de ces simagrées. Il devait bien être le seul homme sensé à avoir refusé de venir présenter ses hommages. Le roi ne pouvait l'ignorer : qu'allait-il se passer? Discrètement,

quelques hommes quittèrent la salle : il fallait absolument faire venir le vieil Aram. On le forcerait, au besoin.

Mais il fallait le trouver au plus vite.

Ebed-Tob avait bien vu les remous dans la foule et aperçu les silhouettes s'éloigner. Il jubilait : son plan se déroulait comme prévu. Il fit signe à deux hommes : deux soldats qui devaient suivre les Jésuséens jusque chez le savant. Il valait mieux contrôler la situation.

Pour détourner l'attention, il donna la parole à son architecte qui s'en vint présenter à tous le plan des travaux de la tour. Il fallait gagner un peu de temps. Mais personne ne l'écoutait, tous attendaient l'arrivée d'Aram, espérant bien qu'il accepte. Que ferait le jeune souverain sinon ? Devraient-ils tous s'exposer à son courroux ?

*

— Oui, les dieux... les dieux sont là!... Oh!....

Ebed-Tob poussa un cri de plaisir puis il s'effondra sur sa couche, vaincu, apaisé. Sa respiration retrouva petit à petit un rythme plus lent comme s'il allait s'endormir. Agop, se redressa doucement, et d'un geste lent, il rabaissa la tunique du jeune roi sur ses cuisses. Il resta immobile un moment, hésitant, puis dit à voix basse, comme pour ne pas réveiller celui qui était allongé à côté de lui :

— Maître, avez-vous besoin d'autre chose ?

Il attendit longuement une réponse qui ne vint pas, puis, comme à regret, il osa :

— Maître, il est bien tard, est-ce que je pourrais...

Ebed-Tob, sembla alors émerger à moitié de son sommeil et parla doucement :

— Non, tu ne dormiras pas dans mon lit! Seule une reine dort à côté d'un roi. Ne te prends pas pour une reine, et n'oublie jamais qui tu es!

Il trouva la force de rire. Un petit rire moqueur qui crucifia Agop.

— Va-t'en maintenant : laisse-moi dormir.

Le jeune esclave se leva sans un mot et quitta tristement la chambre.

Les heures passaient, mais le roi ne pouvait pas s'endormir, repensant sans cesse à ce qui s'était passé plus tôt dans la soirée : il était déjà couché quand le serviteur lui avait annoncé que la jeune femme au regard si troublant était là. Elle attendait derrière la porte et entra avant qu'on le lui ordonne, à la grande surprise du serviteur, mais ce qui sembla réjouir le jeune homme. Il fit un signe pour les laisser seuls, accueillant la visiteuse d'un grand sourire :

— Tu n'es pas seulement dotée d'une grande beauté, je vois. Tu rentres ainsi dans la chambre de ton souverain, sans attendre d'y être invitée?

— C'est bien ce que tu souhaitais, je crois? Ton serviteur est bien venu parler à mon père pour qu'il accepte de me mettre dans ton lit, n'est-ce pas? Tu vois, je suis une bonne fille et j'obéis à mon père ainsi qu'à mon roi. Je suis une fille et une sujette docile! dit-elle en regardant effrontément le roi dans les yeux.

— Eh bien, c'est une chance. Je pense que tes parents t'ont donné une bonne éducation et tu n'as pas l'air timide. Quel est ton nom?

— Je m'appelle Ayda. Je suis la fille de Zohar, le marchand d'étoffes. Il doit boire à ta santé en ce moment!

— Je me moque de ce que fait ton père maintenant. Qu'il boive tout son saoul s'il le veut, peu m'importe. Il m'a apporté un présent tout à l'heure, comme tous les hommes de Jéboa : qu'il fasse donc la fête toute la nuit s'il le veut, cela ne m'importe pas. Mais toi, la belle effrontée, qu'as-tu à m'offrir ?

Ayda sourit et vint lentement se placer devant le lit. L'obscurité était à peine dissipée par la faible lumière des lampes à huile. Les courtes flammes jaunes faisaient courir des ombres sur les murs de la chambre. Là, dans la pénombre, les yeux de la jeune femme semblaient éclatants, et sa beauté encore plus mystérieuse. Elle était sûre d'elle, droite et fière, toisant le roi d'un regard presque animal. Sans le quitter du regard, d'un geste sûr, elle délivra ses longs cheveux bruns qui tombèrent sur ses épaules. D'une main elle délaça les cordons qui tenaient sa robe. Le tissu glissa doucement sur son corps nu, dévoilant des seins hauts et fiers, puis un ventre plat aux reflets de satin. La robe était maintenant au sol, elle l'écarta de son pied et regarda fixement Ebed-Tob dans les yeux :

— Je n'ai que cela à t'offrir, ô mon roi. Mais si ce présent est digne de toi, prends-le, il est pour toi !

Regardant son ventre lisse et parfaitement épilé, il fut pris d'un violent désir qu'il ne chercha pas à masquer. Cette fille n'était pas comme les autres...

Ayda fixa son sexe tendu par le désir sous la tunique légère et sourit :

— Dois-je comprendre que ce cadeau te convient ?

Sans attendre plus, elle s'allongea lentement sur le lit, couvrant de son corps le jeune roi impatient qui plongeait en elle.

Pendant les premières heures de la nuit, ce fut une sorte d'affrontement animal et sensuel où se mêlaient le désir et la volonté de dominer l'autre. Le vainqueur d'un instant redevenait aussitôt la proie de sa victime. Il déposait les armes pour s'offrir à l'autre avant de repartir dans un inlassable combat. Les corps s'assemblaient et se repoussaient avec des cris de plaisir jusqu'à ce que la fatigue arrivât à les séparer enfin. Les deux corps semblaient rompus, mais le désir ne paraissait pas avoir quitté totalement l'homme. Il demanda :

— Belle Ayda, je ne m'attendais pas à tant d'entrain de la part d'une sage jeune fille.

— Mon roi ne mérite-t-il pas le plus beau cadeau que puisse lui offrir sa servante ?

— Cesse cela, je te prie. Je n'ai que faire d'une servante. J'ai vu que tu connaissais bien les hommes. Est-ce que toutes les filles sont comme toi ici ? Les gestes de l'amour ne te sont pas inconnus et tu sembles en avoir l'expérience, malgré ton âge.

— Très tôt, les jeux de l'amour sont connus de tous ici. Nous aimons tout autant recevoir le plaisir que le donner et il n'y a pas de mal à ça. Les dieux viennent nous visiter au plus profond de notre corps et c'est un sacrifice que nous leur offrons bien volontiers.

Le jeune homme sourit de sa réponse, mais son ton était un peu agacé :

— Tu as raison, les prêtres, les kôhens, disent que la Shekinah, la Présence, se manifeste quand le plaisir est partagé, et alors s'ouvrent les portes du ciel...

— À ton air, je vois pourtant que tu sembles en douter. N'as-tu pas aimé? Ne t'ai-je pas satisfait comme tu l'espérais?

Comme Ebed-Tob restait silencieux, elle reprit :

— J'ai senti ton plaisir et ton corps ne peut pas mentir. Ta semence a jailli en moi plusieurs fois. Que te faut-il de plus?

— Tu m'as presque tout donné, Ayda. Presque, mais pas tout... Qui es-tu? Pourquoi fais-tu l'amour comme le font les filles du pays d'Assour! Viens-tu d'Our, ou bien de Babylone?

— Je ne connais pas ce pays, dit-elle en se refermant brusquement.

— Là-bas, les femmes sont libres de leur corps et tous les jeux de l'amour sont permis, tous sauf un seul.

— Lequel?

— Là-bas, jamais aucune femme et aucun homme n'offrent le plaisir par leur corps tout entier. Pourtant, ils font tout ce qu'ils veulent, quand ils le veulent, et peuvent même changer librement de partenaires. Avant même d'être maris et femmes, ils donnent et trouvent le plaisir sans contraintes, sauf qu'il y a un interdit : une partie d'eux ne doit jamais participer à ces jeux. Toi, comme n'importe quelle prostituée de Babylone, tu as été assez habile pour ne pas m'offrir l'hommage de tes lèvres et pour te dérober aux miennes...

Elle l'interrompt :

— Je peux te donner du plaisir si je le souhaite et comme je le veux, mais je ne suis pas un fruit à cueillir et que l'on déguste à sa guise!

— Tu t'es refusée, préférant me donner tes reins en échange. Je m'en suis satisfait, certes...

— Je connais tes désirs et tes habitudes, jeune roi. Apprends ceci : à Jéboa, les filles et les hommes ne consacrent pas leur bouche à l'amour. Si c'est ce que tu veux, tu ne le trouveras pas ici.

— Je pourrais t'y forcer : ne suis-je pas ton maître ?

— Tu pourrais le faire, mais crois-tu que tu obtiendrais vraiment ce que tu désires ?

Le jeune homme changea de ton et dit sèchement :

— Rhabille-toi et rentre chez toi : il est tard.

Ayda se leva et se rhabilla sans un mot. Elle quitta la pièce sans un regard pour son amant. Il lui dit quand elle franchissait la porte :

— Tu pourras rassurer ton père : il sera récompensé ! Mais dis-lui aussi que sa fille ne sera pas reine !

Il se mit à rire moqueusement. Soudain furieuse, elle pivota vers lui pour lui jeter un regard chargé de haine, mais fut incapable de parler et tourna les talons. Elle sembla hésiter un moment, puis, envahie par la colère, elle n'y tint plus et revint en arrière, le toisant fièrement. Ses yeux semblaient être deux volcans crachant de la lave en fusion :

— Tu sauras ceci, jeune roi : je ne me suis pas offerte à toi en échange d'un trône. Pas même d'un collier ou d'une bague. Aucun bijou ne m'amène ici, pas plus qu'aucun cadeau ou richesse. Je suis venue dans ta couche, car je le voulais, et mon père ne m'a pas forcée à le faire. Je te trouvais à mon goût et cela me suffisait. Mais si beau soit ton corps, il ne peut masquer la noirceur de ton âme. Je le sais maintenant pour avoir touché aux deux. Ce que j'ai

fait avec toi, je le regrette. Tu as beau être notre souverain, tu ne vaux pas un seul des bergers d'ici. Je n'ai que faire de ta couronne : sache que je serai un jour reine de Salem quand toi tu n'en seras plus le roi. Mon époux sera le plus grand que Salem ait connu. Il sera le plus grand des prêtres du Très-Haut.

— Tu es bien sûre de toi, jeune fille!

— C'est écrit dans les étoiles et tu n'y peux rien! C'est Aram qui l'a lu et tu sais que le ciel ne lui ment pas. Il m'a dit que le nom d'Ebed-Tob sera oublié depuis longtemps, mais dans trois mille ans on parlera encore de celui qui sera mon époux. Tout le monde rendra encore hommage à Melki...

Elle s'arrêta soudain :

— Non, tu ne mérites même pas de connaître son nom!...

Elle s'enfuit, laissant le jeune homme plein de colère. Il lui cria rageusement :

— Tu ne seras pas reine, mais tu pourrais bien devenir une prostituée! Prends garde à mon courroux!

Ebed-Tob retomba sur sa couche, ivre de colère et furieux d'avoir été défié par une femme. Il fallait qu'il arrive à se calmer pour pouvoir dormir. Il ne trouverait plus le sommeil maintenant et la rage n'était pas seule : son désir inassouvi ne voulait toujours pas le lâcher. Il sonna sur un petit disque de cuivre qui résonna dans le calme de la nuit. Tout de suite un homme se présenta. Il ne devait pas être très loin et n'avait certainement rien manqué de ce qui s'était passé dans la chambre. Les éclats de voix comme, auparavant, la musique des deux corps qui se mêlaient dans l'ardeur amoureuse. C'était un

bel homme aux traits fins et aux longs cheveux bruns et raides, coiffés et huilés avec soin.

— Approche Agop. Cette fille est une garce. Tu l'as entendue?

— Dois-je la faire punir, maître? Veux-tu qu'elle soit fouettée comme elle le mérite?

— Laisse-la pour le moment. Tu t'occuperas d'elle plus tard. Elle paiera cher comme elle le mérite : je te laisse faire. Mais laissons cela, j'ai besoin de toi : elle n'a pas satisfait mon désir, et je ne pourrai trouver le sommeil dans cet état.

Agop vint s'asseoir au bord de la couche et regarda son maître avec amour. Il avait compris ce qu'il attendait de lui. La conversation résonnait encore dans ses oreilles... il n'aurait pas à enlever son pagne pour le satisfaire. Et puis le roi devait être fatigué maintenant. Il releva la tunique, prit son sexe royal dans la main et le garda ainsi quelques instants, le regardant avec envie. Il n'avait pas besoin de le caresser, car il était encore raide et gonflé par le désir. Il se pencha vers lui pour le mettre doucement dans sa bouche et sa tête commença un lent mouvement de va-et-vient. Il voulait prendre son temps, il fallait faire attendre les dieux, les laisser là-haut, dans les cieux, loin de la terre, des hommes, de cette chambre. Surtout, faire doucement pour ne pas les réveiller trop vite... Mais le roi était à bout, il commença à crier de plaisir puis il explosa rapidement.

Ebed-Tob n'arrivait toujours pas à trouver le sommeil. Tout à l'heure, il avait été injuste et blessant avec Agop. Dans la solitude de la nuit, il avait mesuré toute la

tristesse de son fidèle serviteur. Cette peine était inutile, il rappela Agop pour le réconforter :

— Ne t'inquiète pas, je suis content que tu sois près de moi et ta fidélité m'importe. Tant que ta bouche et tes reins me seront doux, Salem ne connaîtra pas de reine. Va dormir maintenant.

Le serviteur se leva et partit sans un mot, la tête basse, rassurée, mais triste.

Le jeune souverain resta seul, il savait qu'il ne trouverait pas facilement le sommeil. Tout à l'heure, la belle Ayda avait bien prononcé le nom de son frère. Quelle était la prophétie de ce vieux fou d'Aram ? Il faudra le savoir. Il le ferait bien parler s'il n'était pas assez bavard.

Plus tôt dans la soirée, dans la grande salle du palais, alors qu'il masquait son impatience en faisant mine de s'intéresser aux propos de l'architecte, ses soldats avaient finalement trouvé le savant et l'avaient amené devant lui et devant toute la population inquiète du sort qui allait lui être réservé. Pour lui, vieil homme respecté par tous, il connaissait la honte d'arriver devant le roi, escorté par des soldats. Tout le monde savait qu'il ne venait pas de son plein gré et devait répondre à l'ordre du roi, lui le fidèle d'Héraclas, son plus vieux conseiller. Un vil domestique n'aurait pas paru être traité avec moins d'égards. Mais c'était bien la volonté d'Ebed-Tob, car il ne lui avait pas pardonné cette désertion alors qu'il montait sur le trône de son père. On ne pouvait pas l'abandonner. C'était comme une trahison et il devait payer cet affront. Cependant la punition devait être subtile afin de ne pas trop choquer Jéboa. On ne sait jamais avec ces bergers... Il allait les berner en leur faisant croire que le vieil Aram était toujours

estimé par le roi. Mais ce ne serait qu'une illusion qui ne tromperait pas le vieux, car son intelligence était suffisamment grande. Il saurait bien mesurer le poids de sa trahison et comprendrait facilement que sa réputation et sa vie étaient désormais dans les mains d'Ebed-Tob.

Le jeune roi se délectait de voir le vieil homme debout devant lui, attendant son bon vouloir. Celui dont son père écoutait les conseils baissait la tête dans cette grande salle parfaitement silencieuse. C'était ça, le pouvoir ! Tout le monde guettait ses paroles, et lui, ce vieux fou, il devait trembler de peur, là, quelques pas devant lui. Oui, c'était bon de gouverner !...

Quand il se fut suffisamment délecté de ce moment de silence, il se mit à parler lentement, pour que tout le monde l'entende clairement. Mais, attention, il ne fallait pas se dévoiler aux yeux de tous. Seulement d'Aram.

— Mon cher Aram, quelle joie de te retrouver après ces années. Je sais que la mort de mon père t'a profondément peiné et que tu as voulu trouver le calme ici, dans ta ville, auprès de tes amis. Je comprends que cette grande tristesse a pu t'éloigner du palais. Plus que le palais, toute la ville de Salem devait te rappeler sans cesse qu'il n'était plus parmi nous.

Moi, son propre fils, j'ai été très touché de cette marque d'amour pour lui. Vois-tu, ta tristesse fut aussi la nôtre. Salem affichait tous les jours sa peine et chacune de ses pierres devenait un souvenir douloureux qui se jetait à notre face. Il a fallu faire face à ce grand malheur et nous avons décidé de continuer son œuvre, pour ne jamais l'oublier et lui rendre grâce. Grâce au dévouement de ses plus fidèles serviteurs, le royaume de Salem reste

toujours le plus puissant et nous ne connaissons pas d'ennemis. Ceux qui jalousaient jadis notre fortune courbent encore le dos devant nous et préfèrent nous servir plutôt que nous affronter.

Il s'arrêta quelques instants pour juger des réactions de l'auditoire, et surtout, pour voir la tête du vieil homme. Celui-ci avait toujours la tête baissée, comme s'il n'écoutait pas. Comme s'il attendait le dénouement pour connaître la décision du roi. Satisfait de voir que tous restaient muets, accrochés à ses paroles, Ebed-Tob reprit :

— Mon cher Aram, toi le plus vieux et le plus fidèle serviteur, tu as mérité les honneurs dus à toutes ces années passées auprès de mon père. Il me parlait beaucoup de toi et je sais en quelle estime il te tenait. Aussi, en mémoire de lui, j'ai décidé de t'associer aux festivités du grand sacrifice. À toi reviendra de célébrer la gloire de notre dynastie que tu as si bien servie auprès du grand Héraclas. Demain, la veille du sacrifice du bouc, nous t'entendrons ici même faire l'éloge de tous les rois qui se sont succédé sur le trône de Salem depuis le plus ancien, le plus illustre, depuis Cham, fils de Noa, jusqu'à ce jour qui nous réunit. Tous ces patriarches, les Rois-Prêtres, bâtisseurs de notre puissance vont être célébrés par ta bouche, pour les garder vivants dans notre mémoire, afin que tous sachent le lien indestructible à travers toutes les générations entre aujourd'hui et mon ancêtre, Cham.

Le vieil Aram, leva soudain la tête.

Il venait de comprendre la fourberie.

C'était un piège, car sa liberté dépendait maintenant des paroles qu'il prononcerait devant la population. Personne à ce jour n'avait tracé toute la lignée des anciens